

\*  
\* \*

Trente années s'écoulèrent lentement, ajoutant l'une après l'autre leur fardeau et leur glace sur le cœur. Que de fois, durant ces années, l'image triste d'Adrienne m'est apparue.

On était en 1873. En lisant le *Journal de Lyon*, mes yeux tombèrent sur un article où l'on parlait de la vente de la bibliothèque de feu M. Randin, de son vivant confiseur place de la Comédie. — Tiens, dis-je, le confiseur de la pauvre Adrienne !

Mon ridicule amour des plus petites choses, pourvu qu'elles soient lyonnaises et vieilles, me fit écrire au journal une lettre rectifiant une erreur insignifiante. Presque malgré moi, j'y fis une allusion à Adrienne. — Pourquoi ? — Cela ne pouvait intéresser personne. — C'était comme pour me montrer à moi-même que je ne l'avais pas oubliée. Par discrétion, je reculai les dates. La lettre parut dans le numéro du 13 décembre. Je la transcris ici, toute futile qu'on la peut trouver :

« M. Randin, dites-vous, était l'un des deux confiseurs qu'on appelait « les Suisses », ces braves Suisses, qui, autour de chaque premier de l'an, ont causé tant d'indigestions aux petits Lyonnais. Vous ne vous êtes guère trompé que de dix-huit pouces de ville, l'épaisseur d'un mur mitoyen, mais enfin, vous vous êtes trompé. Le Suisse n'était pas Randin, mais Petzi, la porte à côté.

« Petzi était quelque chose comme un confiseur pana-